

Transfuges et trafic d'influence : la télé et le cinéma des années 90

Cruel intentions (Un pari cruel), États-Unis, 1999, 95 minutes

EDtv, États-Unis, 1999, 122 minutes

The Mod Squad (La Nouvelle Équipe), États-Unis, 1999, 115 minutes

Office Space, États-Unis, 1999, 90 minutes

Claire Valade

Numéro 202, mai-juin 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49037ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Valade, C. (1999). Transfuges et trafic d'influence : la télé et le cinéma des années 90 / *Cruel intentions* (Un pari cruel), États-Unis, 1999, 95 minutes / *EDtv*, États-Unis, 1999, 122 minutes / *The Mod Squad (La Nouvelle Équipe)*, États-Unis, 1999, 115 minutes / *Office Space*, États-Unis, 1999, 90 minutes. *Séquences*, (202), 16-19.

Transfuges et trafic d'influence: la télé et le cinéma des années 90



EDtv

La fascination du grand écran envers son petit frère cathodique ne date pas d'hier. Depuis ses tous débuts dans les années 50, la télévision exerce un attrait à la fois stimulant et inquiétant, et son impact sur le cinéma est indéniable. Ceux qui ont eu l'intelligence et le mérite de voir la promesse révolutionnaire offerte par le nouveau médium ont été récompensés au centuple.

Établissant ses propres standards (émissions à durée fixe, rythme imposé par les pauses publicitaires) et créant des genres exclusifs (la sitcom, les variétés — les nouvelles!), la télévision consacrait bientôt ses premières grandes vedettes. Bien que les

grands studios de cinéma aient mis plus de temps à monter dans le bateau, les stars, elles, en ont vite vite compris les enjeux. Qu'on pense seulement aux Lucille Ball (*I Love Lucy*), Jackie Gleason (*Honeymooners*), Raymond «Perry Mason» Burr, même Abbott et

Costello. Des acteurs qui n'avaient jamais vraiment percé au cinéma, des comédiens dont la carrière cinématographique était sur le déclin, des stars qui n'avaient jamais réussi à exploiter toute l'étendue de leur talent au grand écran ont trouvé avec la télévision un

médium à leur mesure leur offrant des possibilités infinies, bref un véritable tremplin vers la gloire et les sommets de la culture populaire.

Pourtant, comme lors de l'avènement du parlant, l'arrivée de cette nouvelle *gimmick* n'a pas été reçue favorablement par tout le monde, et aujourd'hui encore une frontière aux contours assez flous mais quasi inviolables existe entre les deux médiums. Ainsi, pour les stars du cinéma, un saut vers le petit écran est généralement considéré comme une régression vers un art mineur, et pour les monstres sacrés de la télé, le passage obligé vers le cinéma, l'art *noble*, représente une marche souvent impossible à franchir. Évidemment, il y a des exceptions, mais pour tous les John Travolta, Clint Eastwood et Goldie Hawn, il y a beaucoup de David Caruso, Ted Danson et Farrah Fawcett. Bien que cette frontière officieuse domine toujours l'industrie, on observe pourtant depuis une dizaine d'années un assouplissement dans les règles et surtout dans les mentalités. Et c'est ce qui est intéressant à examiner de plus près. Avec des budgets et des impératifs commerciaux de plus en plus énormes à combler, les réseaux et les chaînes câblées se lancent dans des guerres d'auditoires de plus en plus agressives (les fameux *sweeps*, ou semaines de sondage) et rivalisent d'ingéniosité pour attirer de gros noms dans des projets d'envergure. Les réalisateurs et les stars — les femmes surtout — trouvent ainsi souvent au petit écran des rôles plus risqués et bien mieux écrits que ce qu'on leur propose au cinéma: David Lynch avec son extraordinaire *Twin Peaks* qui a indéniablement changé la face de la télé (ABC, 1990-1991), Helen Mirren avec la remarquable série *Prime Suspect* (BBC/PBS, 1992-1998), Miranda Richardson et Sam Neill avec la flamboyante mini-série *Merlin* (NBC, 1998), ou encore la multitude de *guest stars* ayant accepté de faire leur petite apparition dans les *X-Files* ou les *Simpsons*.

De l'autre côté de la frontière, les créateurs télé commencent à envahir le grand écran avec une régularité croissante, d'ailleurs encore plus marquée depuis cinq ou six ans avec le succès de *Friends* et de *ER*, et surtout des émissions à auditoire principalement

adolescent comme *Party of Five* (PO5), *Buffy, the Vampire Slayer* et *Dawson's Creek*. Deux autres facteurs importants viennent aussi jouer dans ce changement de garde: le phénomène du cinéma indépendant américain, porte d'entrée idéale pour de jeunes acteurs qui ne veulent pas prendre trop de risques commerciaux, tout en prenant des risques artistiques; et le facteur démographique qui,



Cruel Intentions

avec l'arrivée massive des enfants des Baby Boomers sur le marché cinématographique, donne un souffle nouveau à l'industrie du public dit «adolescent» (films d'horreurs, comédies légères). Est-ce que ces nouvelles stars trouveront vraiment leur place au grand écran ou s'éteindront-elles comme tant d'autres avant elles? Seul l'avenir le dira. Certains de ces transfuges semblent toutefois mieux positionnés que d'autres pour y rester.

Parmi ces créateurs qui font mentir la vieille règle selon laquelle il est impossible de connaître simultanément le succès dans les deux médiums, il faut désormais compter au moins une exception, le jeune et très prolifé-

que scénariste-producteur Kevin Williamson, qui excelle tant au cinéma avec l'autodérision et l'horreur (*Scream*, *I Know What You Did Last Summer*, *The Faculty*), qu'à la télé avec le drame adolescent (*Dawson* et prochainement *Wasteland*). Son premier long métrage dramatique comme réalisateur, *Killing Mrs. Tingle*, avec sa vedette de *Dawson*, Katie Holmes, sortira d'ici la fin de l'année. D'au-

tres ont moins de chance. Trey Parker et Matt Stone, créateurs de l'irrévérencieuse série *South Park* se sont écrasés au box-office l'année dernière comme acteurs dans *BASEketball*, réalisé par David Zucker. Plus récemment, Mike Judge, créateur des populaires sitcoms d'animation *Beavis and Butt-head* et *King of the Hill*, réalisait *Office Space*, son premier long métrage de fiction non animé. Comédie gentille mais inoffensive, *Office Space* ne rue pas dans les brancards. Cherchant à créer une satire du monde du travail, le film s'empêtre rapidement dans ses gags et ne parvient pas à maintenir le rythme. Cependant, malgré une caméra statique et peu inventive, certains moments sont assez drô-



The Mod Squad

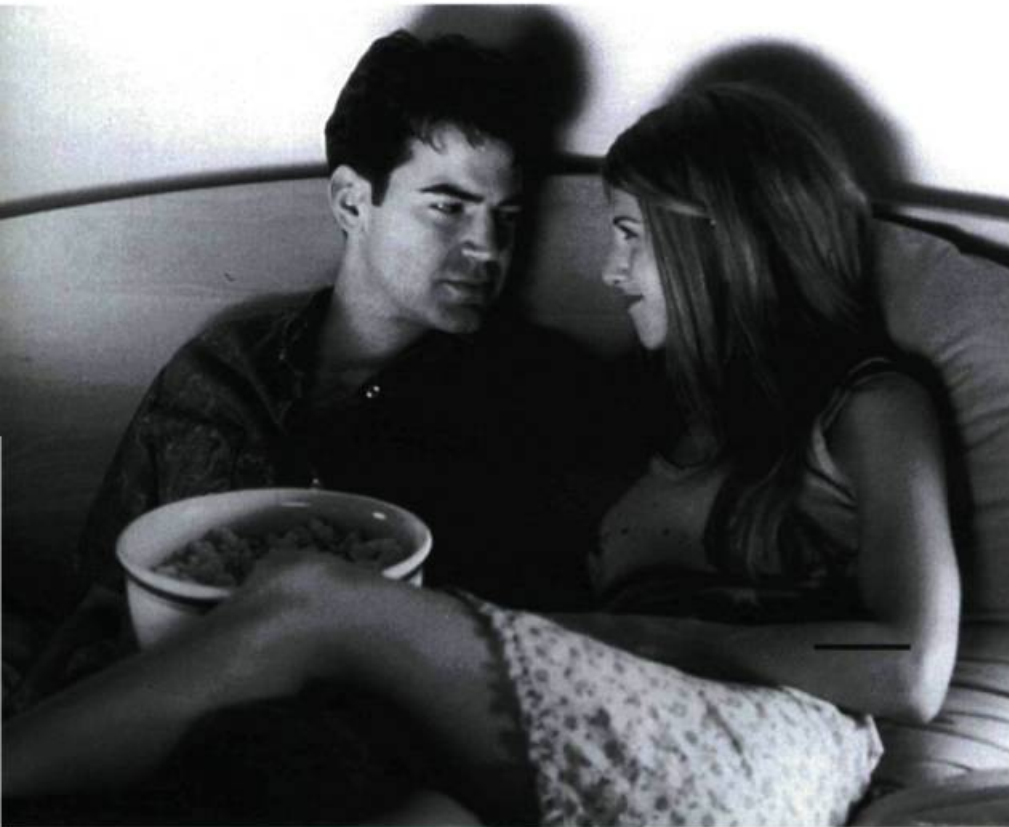
les, particulièrement lorsque Judge s'attaque aux travers du quotidien (le trafic du lundi matin, les logements aux murs de carton) ou de la vie corporative (les photocopieurs toujours brisés, les réceptionnistes à la voix horripilante). Mais ce n'est pas suffisant pour soutenir notre intérêt pendant une heure et demie, et on se dit que Judge aurait dû en tirer une demi-heure télé.

Du côté des acteurs, quelques noms semblent sortir du lot (du moins pour l'instant), et particulièrement ceux qu'on appelle dans le jargon de l'industrie les «WB Youths» (les jeunes vedettes montantes du réseau Warner Brothers). Issus principalement d'émissions comme *Dawson*, *Buffy* et *PO5*, ils envahissent nos écrans et se croisent dans toute une série de films pour ados ultra commerciaux ou de films indépendants, avec un succès relativement fluctuant. Ainsi, au cours des derniers mois, on a eu droit entre autres à *Varsity Blues*, avec James van der Beek (*Dawson*), *Scream I, II, III* et *Wild Things* avec Neve Campbell (*PO5*), *I Know...* et *I Still Know...* avec Jennifer Love Hewitt (*PO5*), et *Halloween: H2O* avec Michelle Williams (*Dawson*), qui sera aussi dans *Dick*, de Andrew Fleming cet été.

Parmi les actrices plus intéressantes, notons Katie Holmes, la troublante Joey de *Dawson*, qui faisait une brève apparition remarquée dans *The Ice Storm*, de Ang Lee (1997), mais qui brillait aussi récemment dans *Go* de Doug Liman (lire critique en p. 50), prêtant sa langueur et sa fraîcheur à un film peuplé de paumés irrécupérables. Dans un autre registre, il y a aussi Buffy, Sarah Michelle Gellar, qui se faisait trucidier dans *I Know...* avant de crier comme une déchainée dans *Scream II*. Elle était aussi récemment la vedette d'un des films les plus intéressants de cette vague de films pour ados, *Cruel Intentions*, de Roger Kumble. Adaptation moderne des *Liaisons dangereuses*, *Cruel Intentions* est un prétexte pour transposer une histoire de sexe et de pouvoir dans un monde qui ne réserve aucune pitié aux idéalistes et aux faibles, celui de l'adolescence, et plus particulière dans le milieu bien nanti de la haute société new yorkaise, sorte d'aristocratie contemporaine. Le résultat est étonnamment efficace, même si le tout est plutôt poseur et jamais vraiment bien profond ni très original. Mais comme drame adolescent, Kumble offre un film tout même mieux construit que la moyenne et assez di-

vertissant. L'intrigue est plutôt bien menée et le réalisateur-scénariste a au moins le mérite de n'avoir accepté aucun compromis ni dans les dialogues, ni dans les personnages. Aussi, sa Merteuil (Gellar) et son Valmont (Ryan Phillippe) sont tous deux des êtres sexuels, calculateurs et impitoyables comme il se doit, qui se trouvent piégés à leur propre jeu. Reese Witherspoon, en pure Annette/Tourvel, tire également assez bien son épingle du jeu, donnant à son personnage ce qu'il faut de blancheur immaculée et de bonté volontaire.

Évidemment, tout cela ne constitue qu'une liste partielle de ces jeunes transfuges de la télé, et on pourrait aussi compter entre autres les Keri Russell (*Felicity*), Scott Wolf et Lacey Chabert (*PO5*), et surtout les copains de *Friends* (principalement Jennifer Aniston, Lisa Kudrow, Courteney Cox et Matt Leblanc) dans les plus intéressants du lot. Parmi eux, Chabert et Leblanc apparaissaient en 1998 dans *Lost in Space*, qui fait partie d'une autre catégorie de films-transfuges du petit écran: le remake de séries populaires. En effet, depuis quelques années, Hollywood (en panne d'inspiration?) nous abreuve de versions cinématographiques plus ou moins réussies d'émissions télé: des plus ratées comme *Brady Bunch*, *The Avengers* ou une multitude de sketches de *Saturday Night Live*, aux plus intéressantes (ou plus rentables) comme *Star Trek*, *Mission Impossible*, sans oublier bientôt *Charlie's Angels*. La dernière en ligne, *The Mod Squad* de Scott Silver, avec Claire Danes, Giovanni Ribisi et Omar Epps, prenait l'affiche au printemps, faisant peu de vagues. *Mod Squad*, la série hip par excellence du début des années 70, perd malheureusement tout son charme et son efficacité entre les mains de Silver. En voulant à tout prix faire un film *hyper cool*, Silver affiche un manque de mise en scène flagrant et le rythme du film s'enlise dans des méandres tortueux. La direction d'acteur est tellement molle et la trame narrative si lâche qu'on n'arrive jamais à croire aux problèmes de Julie, Pete et Linc, ni même à l'univers dans lequel ils évoluent. Restent de beaux décors, des costumes *ultra fashion*, une bande sonore à la mode, quelques moments amusants, et la conviction qu'il faudrait voir très bientôt



Office Space

Danes, Epps et Ribisi dans des rôles à la hauteur de leur talent.

Que reste-il à dire après avoir osé ce nouvel assouplissement de la frontière entre le petit et le grand écran? Il ne reste plus au cinéma qu'à parler de la télévision. Est-ce l'effet fin de siècle, ou l'effet CNN? Peu importe, mais l'emprise de la télé sur nos vies est de plus en plus importante — et la fascination qu'elle exerce sur le cinéma est toujours grandissante. On regarde *Entertainment Tonight* ou *Jerry Springer* et on rêve tous un jour ou l'autre de «faire du showbusiness». De loin en loin, les cinéastes sentent le besoin de commenter sur le phénomène et réalisent des films forts et troublants, que ce soit Bertrand Tavernier avec *La Mort en direct* il y a déjà presque vingt ans, Robert Redford avec *Quiz Show* (1994) ou bien sûr plus récemment Peter Weir avec son merveilleux *The Truman Show* (1998). Et puis il y a aussi les comédies satiriques, comme James L. Brooks avec *Broadcast News* (1987) et évidemment notre *Louis 19*, de Michel Poulette (1994), transformé ce printemps en super produc-

tion hollywoodienne par Ron Howard. EdTV reprend essentiellement la même histoire que *Louis 19*, celle d'un homme ordinaire, Ed Pekurny (Matthew McConaughey), qui voit sa vie bouleversée lorsqu'il accepte de laisser une chaîne de télévision câblée filmer sa vie 24 h sur 24. Mais après la gloire instantanée, les choses dérapent et Ed perd pied. Il devra redevenir un citoyen ordinaire afin de retrouver sa liberté et sa tranquillité d'esprit. Évidemment, Howard dispose de beaucoup plus de moyens que Poulette, mais il adopte aussi un point de vue légèrement différent, s'attardant plutôt au phénomène de l'invasion de la vie privée par les médias et écorchant au passage bien plus l'industrie télévisuelle que la société américaine elle-même. Visuellement, le film n'est pas particulièrement intéressant, mais reproduit fort bien la tremblante caméra-vérité de ce genre d'émissions et les décors sont à la fois montés et cadrés comme ceux d'une sitcom traditionnelle (on se rappelle particulièrement *Roseanne* en voyant la cuisine des Pekurny). Bien que le film s'essouffle par moments et

que la fin soit très prévisible, les gags fonctionnent. Mais le film marche principalement à cause de ses acteurs. Il faut avouer qu'il fait assez plaisir de voir une multitude de comédiens issus du petit écran se moquer du médium qui ont fait d'eux des stars, dont Woody Harrelson, Jenna Elfman, Ellen DeGeneres et Rob Reiner (sans compter les Michael Moore, Jay Leno et autres RuPaul qui y apparaissent en clin d'œil dans leurs propres rôles). Ils sont entourés d'une solide distribution d'acteurs parfois sous exploités mais offrant des caméos truculents, de Sally Kirkland à Martin Landau en passant par Dennis Hopper. En somme, sans révolutionner le cinéma, EDtv offre un divertissement agréable mais qui n'aura jamais la force ni l'ambition de *The Truman Show*.

Qu'est-ce que le XXI^e siècle nous réserve? Difficile de savoir. Mais il faut au moins être certains d'une chose: si la télévision est là pour rester et si le cinéma continuera de s'y alimenter et de s'en inspirer, il faudra aussi compter avec les nouveaux médias qui sont déjà en train de brouiller les pistes, prêts à se mêler au jeu. Mais c'est une autre histoire... **S**

Claire Valade

CRUEL INTENTIONS (Un pari cruel)

États-Unis 1999, 95 minutes — **Réal.:** Roger Kumble — **Scén.:** Roger Kumble, d'après *Les Liaisons Dangereuses* de Choderlos de Laclos — **Int.:** Sarah Michelle Gellar, Ryan Phillippe, Reese Witherspoon, Selma Blair, Sean Patrick Thomas — **Dist.:** Columbia.

EDtv

États-Unis 1999, 122 minutes — **Réal.:** Ron Howard — **Scén.:** Lowell Ganz, Babaloo Mandel d'après le scénario d'Émile Gaudreault pour *Louis 19, le roi des ondes* — **Int.:** Matthew McConaughey, Jenna Elfman, Woody Harrelson, Sally Kirkland, Ellen DeGeneres, Martin Landau — **Dist.:** Universal.

THE MOD SQUAD (La Nouvelle Équipe)

États-Unis 1999, 115 minutes — **Réal.:** Scott Silver — **Scén.:** Stephen Kay, Scott Silver, Kate Lanier — **Int.:** Claire Danes, Omar Epps, Giovanni Ribisi, Dennis Farina, Josh Brolin, Steve Harris — **Dist.:** MGM.

OFFICE SPACE

États-Unis 1999, 90 minutes — **Réal.:** Mike Judge — **Scén.:** Mike Judge — **Int.:** Ron Livingston, David Herman, Jennifer Aniston, Ajay Naidu, Stephen Root, Gary Cole — **Dist.:** Fox.